

Robert Bober

On ne peut plus dormir
tranquille quand on a
une fois ouvert les yeux

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Pour Joachim et pour Sacha
Pour Henri*

Le titre de ce livre est tiré de
Plupart du temps, de Pierre Reverdy

« Je n'avais que vingt ans, mais ma
mémoire précédait ma naissance. »

Patrick Modiano.

Livret de famille

Prologue

Si je préfère de beaucoup l'autobus au métro – et je choisis alors une place sur la plate-forme –, c'est encore à pied que j'aime le mieux me déplacer. Sollicité à tout instant par ce qui s'offre à mon regard, j'ai du plaisir à ignorer les raccourcis pour rentrer chez moi.

J'habite Paris, dans le XI^e arrondissement. Au 7 de la rue Oberkampf, avec ma mère et mon petit frère Alex. Seuls. Mon père est mort lorsque j'avais deux ans. En juillet 1942. Ou un peu après, on ne sait pas exactement. Il est mort comme sont morts Gad Wolf qui habitait au 8, comme la famille Polkowska qui demeurait au 18, comme les Kristalka au 38, les Warga au 13, les Dodinek au 16. Ceux-là, je connais leurs noms pour avoir entendu souvent ma mère les nommer. Les noms toujours suivis de l'adresse, chaque fois. Comme pour ne pas oublier.

C'est à peu près tout ce que je sais d'eux. Sur mon père, j'en sais un peu plus, mais pour le décrire, il faut que je regarde sa photo. Il y en a une, dans un cadre de cuir brun, posée sur le buffet de la salle à manger. Mais comme toutes les photographies dont la place reste inchangée, avec l'habitude, on finit par ne plus la voir.

Ma mère parle peu de son enfance. Et peu du temps d'avant ma naissance, des rêves qu'elle avait partagés avec mon père. Juste un nom parfois, ou une date.

Mes parents sont nés à Przytyk, un village de Pologne pas très loin de Radom, dont la majorité de la population était juive. Ils s'étaient connus, je crois, au cours de la manifestation de protestation qui avait suivi le pogrom déclenché par des fascistes polonais. Il y eut plusieurs morts et plus d'une centaine de blessés. C'était le 9 mars 1936. Ma mère avait dix-neuf ans, mon père vingt et un. Ils se marièrent l'année suivante.

Orpheline de père, ma mère, née Hannah Horovitz, devint Hannah Appelbaum. Peu de temps après, sur l'insistance de mon père, ils quittèrent la Pologne pour venir vivre en France, bientôt rejoints par ma grand-mère maternelle, que ma mère ne s'était pas résignée à laisser seule.

Fait rarissime pour l'époque, ma mère était son seul enfant. J'ai appris, il n'y a pas si longtemps, qu'avant la naissance de ma mère, ma grand-mère, morte l'an passé et que j'appelais Boubé puisque c'était ma grand-mère, avait eu un premier enfant. Un garçon qui mourut très jeune de je ne sais plus quelle maladie.

Arrivé en France, mon père qui se prénom-
mait Yankel, se fit appeler Jacques. Ma mère garda
son prénom.

Après avoir habité quelque temps dans un
petit hôtel du passage Kuszner, mes parents
s'installèrent au 7 de la rue Oberkampf, au fond
de la cité Crussol, tout près du Cirque d'Hiver.
Dans cette cité constituée de cours et d'impasses,
où souvent lorsque j'y entre je me revois petit, un
menuisier ou un charpentier, je ne sais plus, y avait
longtemps travaillé. Il se faisait livrer des arbres
entiers débités en planches, sur lesquelles, enfants,
nous jouions, malgré les nombreuses mises en
garde qui nous étaient adressées. Peut-être, du
moins j'aime à le penser, n'était-ce pas le hasard,
mais le caractère villageois et familial de ce lieu
peuplé d'artisans qui avait conduit mes parents,
tout juste venus de leur village de Pologne, à venir
habiter là.

Je suis né le 2 mai 1940. Ma mère aurait souhaité m'appeler Joseph, du nom de mon grand-père maternel, Yossel Berish, mais c'était déjà la guerre et la sagesse avait incité mes parents à me prénommer Bernard.

Mon père a été arrêté en juillet 1942, quelques jours après la rafle du Vel' d'Hiv dans des circonstances sur lesquelles je reviendrai.

Il avait jusque-là été employé en qualité de coupeur de tiges dans une manufacture de chaussures de la rue Julien-Lacroix. J'ai encore chez moi un couteau à parer le cuir que ma mère a conservé et avec lequel je taille mes crayons.

En 1946, lors d'une soirée de bienfaisance organisée à l'Hôtel Intercontinental par l'Union des Sociétés Juives de France, ma mère retrouva un ami d'enfance, Leizer, originaire comme elle de Przytyk, rescapé d'Auschwitz, qui, après de longs mois d'errance en camps de personnes déplacées, était finalement arrivé à Paris. Bon tailleur, il avait trouvé sans difficulté une place de mécanicien, chez un entrepreneur de vêtements pour dames dans la rue de Turenne, et curieusement, alors que ma mère empruntait cette rue tous les jours pour se rendre rue des Francs-Bourgeois, où elle était vendeuse dans une bijouterie-joaillerie spécialisée en bijoux anciens, ils ne s'étaient jamais rencontrés.

Un an après est né Alex, mon demi-frère. En 1949, Leizer, devenu mon beau-père, décida d'aller voir sa sœur, partie adolescente de Pologne pour New York, avec l'espoir de devenir danseuse de music-hall. L'avion dans lequel mon beau-père avait pris place s'écrasa du côté de l'archipel des Açores. Il n'y eut aucun survivant. Il y a de cela douze ans.

Ainsi, je ne me souvenais pas de mon père, mais je me souvenais du père de mon frère, qui, lui, ne s'en souvenait pas.

« Je vadrouille autour de mon passé, j'en ramasse, ici et là, de menus morceaux, il en traîne un peu partout, je tâche à le reconstituer, comme si l'on pouvait exister une fois de plus... »

Henri Calet,
Le Tout sur le tout

C'est grâce à Robert rencontré il y a près de trois mois que je vais faire de la figuration dans un film de François Truffaut.

Je revenais de chez un ami qui demeurait rue de Belleville lorsque je suis tombé sur lui. Malgré ses mains et un appareil photographique qui masquaient une partie de son visage, je l'avais aussitôt reconnu. À l'appel de son nom il s'est tourné vers moi avec étonnement. Et, comme si en me dévisageant mon nom lui revenait en mémoire, il l'articula avec application.

– Bernard Appelbaum ?

Et après nos sourires :

– Tarnos 1953?... 1954 ?

Les deux. Robert avait été mon moniteur en colonie de vacances à Tarnos, dans les Landes. En 1953 et puis encore en 1954. Et puis plus rien. Nous

nous étions perdus de vue. Il y avait presque sept ans de cela.

Après quelques banalités – « Qu'est-ce que tu fais là? T'habites le quartier? » – qui, en raison des années écoulées, nous laissèrent un moment à court de questions, nous avions failli nous séparer sans rien savoir de plus l'un de l'autre. C'est alors, tout en prenant quelques photos à travers la grille de la villa Ottoz devant laquelle nous étions arrêtés, que Robert me proposa de l'accompagner.

Il avait encore quelques photos à faire dans la villa Castel, m'avait-il dit, et il m'expliqua, pendant le trajet, que François Truffaut, qui préparait un film dont une partie importante se situait dans le Paris d'avant la guerre de 14, lui avait demandé de faire quelques photos de lieux de tournage éventuels. L'action ne se passait pas particulièrement à Belleville, mais dans ce quartier, me précisa Robert, il y avait encore beaucoup d'endroits dont l'apparence n'avait pas changé depuis cinquante ans. Truffaut, m'avait-il dit encore, souhaitait tourner à Montmartre, là où il avait passé son enfance, et Robert, qui était devenu son assistant, me rappela que plusieurs séquences des *Quatre Cents Coups* y avaient été tournées. Cependant, pensant que Montmartre, à force d'être filmé, avait fini par ressembler à un décor de cinéma, Robert avait proposé à Truffaut

de faire un repérage à Belleville. D'où sa présence ici photographiant le quartier.

J'écoutais parler Robert et je replongeais quelques années en arrière, au temps où il avait été mon moniteur, et comme il me semblait bien me souvenir qu'à l'époque il était tailleur, je m'étais demandé comment il avait fait pour travailler avec Truffaut. Pourtant je n'avais pas osé lui poser la question.

Tout en parlant, et comme pour se mettre à distance de notre conversation, il prenait quelques photos de la villa Castel, un passage étroit au sol carrelé qui débouchait par un jardin privé dans la rue des Couronnes. Il photographia encore, mais pour son seul plaisir m'avait-il semblé, un chat qui nous regardait.

Un peu plus tard, nous étions attablés dans un petit café de la rue des Envierges dont la patronne, Nadine, nous avait serré la main. Robert avait commandé un café et moi un chocolat.

Sur la table, il avait posé son appareil photo – un Agfa –, puis, sur un petit carnet à dos entoilé, avait dressé la liste des lieux qu'il venait de photographier en indiquant très exactement l'endroit et l'heure de la prise de vue.

« Une fois les photos développées, m'a-t-il expliqué, je les montre à Truffaut. Après quoi, il

choisit celles qui l'intéressent et on va voir les lieux ensemble.

– Ça se passe toujours comme ça? »

Mes questions étaient évidemment innocentes, ce qui, peut-être, explique la précision avec laquelle je me souviens encore de cette journée.

C'est ainsi que je me souviens avoir appris que Robert avait passé sa petite enfance rue de Rébéval, de l'autre côté de la rue de Belleville, qu'au moment où nous nous étions rencontrés alors qu'il photographiait la villa Ottoz, il venait de visiter un pavillon qui lui paraissait correspondre à ce que souhaitait Truffaut, que ce pavillon était habité par un peintre, Pierre Alechinsky – je me souviens en particulier de l'éclat de rire de Robert parce que j'avais compris Alex Chinsky –, mais que cet endroit étant pratiquement occupé par les tableaux du peintre, il en avait trouvé un autre tout à côté.

Il y avait, dans le bistrot de Nadine, située derrière le comptoir, une cloison, dont la partie supérieure était faite de verre gravé, qui séparait la salle où nous étions installés d'une autre, plus petite, généralement réservée à la restauration, car Nadine cuisinait, mais à midi seulement, des plats de ménage pour quelques habitués. Comme, malgré l'heure avancée, on y entendait encore des bruits de fourchettes, il paraissait bien que chez Nadine,

et j'en ai fait l'expérience depuis, on ne sortait pas de table sitôt la nourriture expédiée.

C'est de cette salle qu'apparut un homme, un de ceux que l'on remarque sitôt qu'ils apparaissent. Épais costume de velours côtelé marron, chemise de flanelle jaune, cravate de tricot rouge, et, dépassant de sa poche poitrine, là où parfois l'on met une pochette, le fourneau d'une pipe. Une petite barbiche aussi, et à peine de cheveux.

Il s'était avancé avec un sourire qui se prolongea lorsque Robert, l'apercevant, s'était levé pour le saluer.

Je m'étais levé aussi, intimidé, quand Robert, le désignant d'une main ouverte, le présenta :

« Anatole Jakowsky. »

Ils échangèrent quelques propos qui me firent comprendre que le personnage était au courant des recherches auxquelles Robert consacrait son temps. Après quoi, et après avoir réglé à Nadine le montant de son repas, la main déjà sur la poignée de la porte, il se tourna encore vers nous :

« Demandez donc à Nadine la clé de la cave, vous y verrez un chef-d'œuvre de la peinture naïve urbaine. »

Et il sortit.

« C'est un personnage étonnant, me dit Robert, c'est un des plus grands spécialistes de la peinture

naïve. Mais pas seulement. Il fait un tas de collections : des pipes, des cartes postales aussi. En particulier sur la guerre de 14 et sur le vélo.

– Tu l’as connu comment ?

– Justement par le vélo. On m’avait indiqué un marchand de bicyclettes anciennes aux Puces de Saint-Ouen. J’y suis allé parce qu’on en a besoin pour le film. C’est là qu’on m’a conseillé d’aller le voir parce qu’il a chez lui plein de documents sur le vélo. Le marchand m’a donné son téléphone, et c’est comme ça qu’on s’est connus. Ses conseils sont précieux. Par exemple, il m’a appris qu’avant la guerre de 14 pratiquement tous les hommes portaient la moustache, et c’est pendant la guerre que la plupart d’entre eux l’ont rasée. C’est une bonne idée pour le passage du temps. Tiens, si ça t’amuse, on aura justement besoin de figuration pour une séquence importante à tourner dans un bistrot. Comme ça tu verras aussi comment on tourne. Qu’est ce que tu en penses?... Il y aura Jeanne Moreau.

– Euh... oui, je veux bien. Mais qu’est-ce qu’il faudra que je fasse ?

– Rien. T’es assis à une table et tu bois un verre, comme là maintenant. Mais c’est pas tout de suite, ça sera vers la fin avril ou début mai. Il y aura des feuilles aux arbres... oui, pour en revenir à Jakowsky, que nous ne soyons pas nés en France l’un et l’autre

nous a très certainement rapprochés. Il est né en Roumanie, à Kichinev, là où il y a eu un pogrom en 1905. Il m'a raconté, parce qu'une partie du film se passe aussi en Allemagne, qu'il avait eu bien avant la guerre le projet de faire le tour de l'Allemagne à vélo. Mais, apprenant les persécutions dont les Juifs commençaient à être victimes, il a solidairement mis fin à son projet... Tiens, finis ton chocolat s'il n'est pas trop froid, a poursuivi Robert après un silence, on va demander à Nadine la clé de la cave de l'immeuble pour voir la peinture dont il nous a parlé. »

C'est à même le mur que nous attendait la peinture annoncée par Anatole Jakowsky. Tous les couloirs de la cave étaient peints, transformés en rues du quartier. Des plaques, peintes elles aussi, en donnaient les noms : rue des Couronnes, rue de Belleville, rue Piat, rue des Envierges bien sûr, puisque nous y étions, la rue Vilin avec son escalier et la passerelle de la Mare dominant la gare de la Petite Ceinture. Le peintre avait reconstitué un morceau de sa ville avec tout ce qu'il fallait de becs de gaz coudés, de maisons de guingois au-dessus desquelles s'étalait un ciel bleu. Il avait peint également la maison de « Casque d'or » sur laquelle était collée une photo de Simone Signoret décou-

pée dans un magazine. Il s'était appliqué aussi, sur un bout de vraie palissade dressée là, à recoller un reste d'affiche annonçant une manifestation devant le « Mur des Fédérés » en hommage aux martyrs de la Commune de Paris, et tout à côté encore, le bistrot de Nadine avec, posé au sol, un véritable casier à bouteilles.

Mais si cette immense fresque résonnait des souvenirs du peintre, curieusement, dans cet enchevêtrement de rues et d'impasses, rien ne signalait la présence d'êtres humains. Pas un promeneur, pas une concierge devant le pas de sa porte, pas d'enfants jouant aux billes ou à la marelle, ni même un chat ou un chien. Seules, d'une maison de la rue Botha dans laquelle était né Maurice Chevalier, des notes de musique sortaient librement d'une fenêtre au-dessus de laquelle on pouvait lire :

« Les gars d'Ménilmontant
Sont toujours remontants
Même en redescendant
Les rues de Ménilmu-u-u-uche... »

[...]